

La politique des choses

Puisant son énergie créatrice dans le vivier du quotidien, **Franck Scurti** élabore, depuis plus de vingt ans, une œuvre qui pare le réel de contours subtilement poétiques et dissèque les conditions de production de l'art contemporain.

Franck Scurti est né à Lyon en 1965. Il vit et travaille à Paris. Son travail a fait l'objet de plusieurs expositions personnelles en France – notamment au Palais de Tokyo à Paris (*Before and After*, 2002) ou, plus récemment, au Musée Picasso de Valauris (*La Guerre et la Paix*, 2009) – mais aussi à l'étranger : par exemple, à Liverpool (*Liverpool Jackpot*, Liverpool Biennial, Royaume-Uni, 2007) ou Tokyo (*Air-Mess*, Hermes shop window, 2006).

Il est toujours intimidant de vouloir commenter l'œuvre de Franck Scurti. Non pas qu'il soit particulièrement difficile d'identifier les fils conducteurs d'un travail en cours depuis plus de vingt ans, spécialement complexe de décrire des œuvres supposées insaisissables et composées à l'aide des mediums les plus divers, ou encore décourageant de se confronter aux nombreuses exégèses de ses expositions⁽¹⁾, mais plus simplement parce que l'artiste délivre un discours précis à l'oral comme à l'écrit. Ainsi a-t-on pu lire, entre autres, plusieurs textes dans la défunte revue *Trouble*

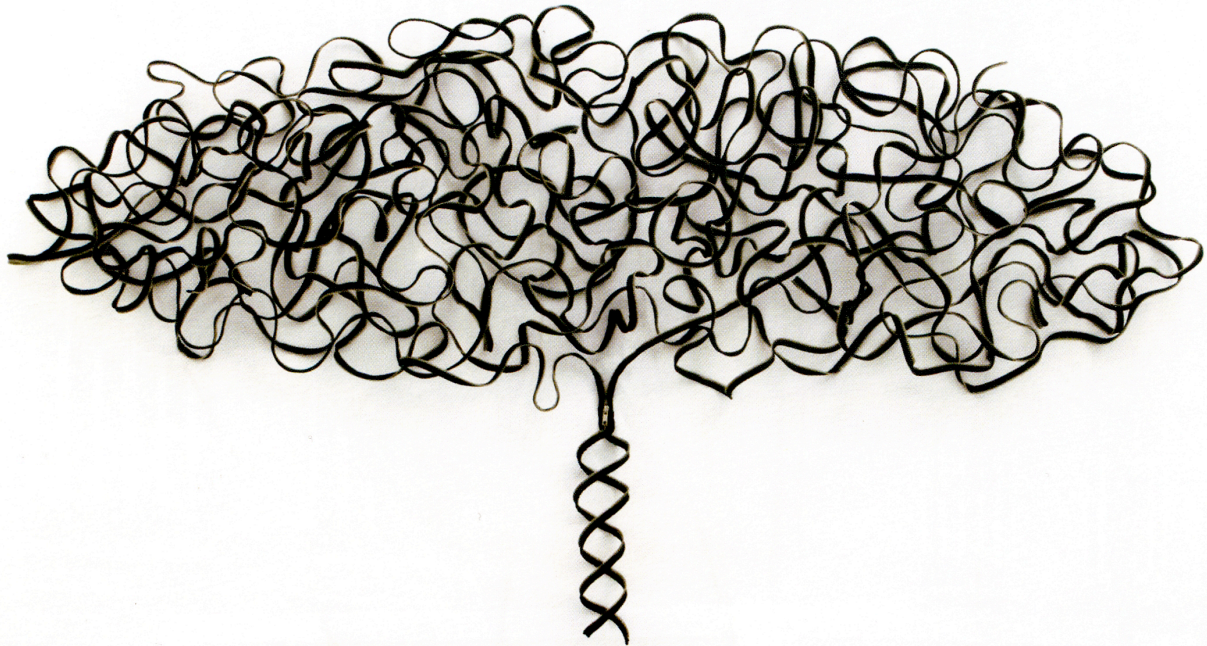
mais aussi dans un volume de la collection « L'art en écrit », publié en 2005 par les Editions Jannink. Intitulé simplement *Sept à sept*, l'opuscule, qui prend la forme d'un agenda, compile, sur les sept jours de la première semaine de juillet 2005 et sur une quarantaine de pages, un ensemble de libres réflexions sur la vie, sur l'œuvre et sur le milieu de l'art, toutes choses constituant les sources d'inspiration de Scurti. L'ouvrage contient aussi un hommage très appuyé au poète Francis Ponge qui, le premier, au début du XX^e siècle, s'intéressa aux objets les plus humbles. « *C'est en lisant Francis Ponge que j'ai appris à mieux regarder les objets, à essayer de les comprendre. Le Parti pris des choses est vraiment un livre exceptionnel. Ponge essaie d'y révéler le caractère ontologique des choses, de ce qui nous entoure. "Comment ça vient à être ?" est quand même l'une des questions fondamentales de l'art. C'est aussi une réflexion sur l'acte de créer, sur la poésie, sur l'art, le langage. Il suffit de s'arrêter puis de regarder les choses pour en avoir une compréhension plus complexe. Ponge m'a appris à regarder les objets, à les analyser, à les perdre en eux-mêmes, puis à les réévaluer. C'est important dans ma pratique.*

Lorsque j'utilise une forme ou une matière, j'essaie de faire en sorte qu'elle me ramène à une expérience. Tu ne peux juger une œuvre qu'à partir des éléments qui la déterminent. » En réponse aux poèmes en prose intitulés *Le Cageot* et *Les trois boutiques* du célèbre recueil *Le Parti pris des choses*, Franck Scurti rend par ailleurs plastiquement hommage à l'écrivain en réalisant deux œuvres : l'une, *Le Cageot* (2004), construite non pas en bois mais en formica, et l'autre, *Commerces*, réalisée à l'occasion de la Nuit Blanche 2006, reprend en volume et à l'échelle le haut et les enseignes d'une sandwicherie, d'une boucherie et d'une boulangerie de La Goutte d'Or à Paris. Ponge n'a cessé de le répéter : *Le Littré*, publié en 1872, constituait son premier outil de travail parce qu'il était un rempart contre ce qu'il nommait le lyrisme « *patheux* » (un adjectif composé à partir de *pâteux* et *pathos*) mais aussi parce qu'il lui permettait de faire parler « les choses ». A son tour, en bon héritier de l'art conceptuel, Franck Scurti souhaite éviter l'écueil d'une subjectivité excessive. Mais il se méfie tout autant d'une contrainte contemporaine



La Quatrième Pomme,
2011. Face au 120 bd
de Clichy, Paris XVIIe.
Photo : Franck Scurti.

Replication II, 2010.
Photo : Franck Scurti.



plus pernicieuse, celle de la logique de projet qui inféode le geste artistique au budget de la production et du lieu d'exposition. « J'ai développé à travers un ensemble de propositions une réflexion sur les pratiques quotidiennes comme une alternative à la notion de projet. L'idée sous-jacente à cette activité est d'établir et d'expérimenter la pratique artistique sur la même base que ce qui structure nos décisions quotidiennes. Ainsi j'ai reproduit la porte de la boulangerie de mon quartier, filmé un verre de bière à la terrasse d'un café ou refait les semelles de mes chaussures. Un ensemble fragmentaire de petites modifications articulées sur des détails du quotidien. Plus que des projets, ceux-ci sont des moments, c'est-à-dire tout simplement l'émission de signes, le développement libre et continu du mouvement d'une pensée. C'est très différent de la notion de projet parce que cela ne comporte pas d'hypothèse de programmation, de commande, mais plutôt une politisation des pratiques quotidiennes comme l'acte d'un présent. Un rythme propre qui ne dépendrait pas seulement d'un tempo institutionnel. » Dans ce court extrait publié pour la première fois dans le catalogue de

l'exposition *Micropolitiques* au Magasin de Grenoble en 2000, l'artiste n'hésite pas à souligner quatre fois le mot « quotidien ». Cette insistante répétition du « sens pratique » des choses lui permet d'affirmer une nouvelle manière d'être, une discipline choisie, qui l'incite désormais à utiliser ce qui lui est le plus proche, le plus habituel, le plus nécessaire : la rue comme source première d'inspiration – à l'instar de ce qu'avait été le Littré pour Ponge. En 1999, il réalise une œuvre emblématique en reproduisant la forme d'un carreau brisé d'une fenêtre de son appartement. Sous l'intitulé *Eclats de verre*, la surface manquante devient une matrice, un instrument dont il fait neuf peintures, une photographie et un collage, créant ainsi une continuité directe entre l'espace du dehors et celui du dedans. Cette forme simple, envisagée comme une matrice, lui permet de s'interroger sur le « comment », le « quoi », le « à quelles conditions », le « où » il est possible de faire œuvre et de redistribuer les champs de l'esthétique et de l'usage

aujourd'hui. Ainsi Franck Scurti, accompagné par la figure tutélaire de Marcel Duchamp, circule attentivement dans la forêt des formes

« Francis Ponge m'a appris à regarder les objets, à les perdre en eux-mêmes. »

et des couleurs pour brouiller les limites entre l'objet utilitaire et l'œuvre d'art. Son travail se lie à ses rencontres, et ses œuvres se situent dans les interstices des strates de la signification : celles de l'histoire de l'art et de l'esthétique (très souvent citée), mais surtout celles des codes de l'époque, des enjeux politiques du moment. « Je me lève toujours tôt et je travaille tous les jours, même si beaucoup de

pièces finissent à la poubelle. Je suis très attentif, très à l'affût des choses. Je suis abonné à plusieurs journaux avec lesquels je passe mes matinées. C'est une forme de distance, je suis un observateur du milieu de l'art, de la rue, de la société. Et s'il n'y a pas de style Scurti, il y a un tempo, un phrasé Scurti. J'ai porté l'indétermination jusqu'à l'absence de style, une façon de faire les choses jusqu'à la dialectique, dans une posture de retrait, pour m'approcher au plus près de l'objectivité en re-matérialisant les choses ; pour les articuler en utilisant les analogies visuelles ou conceptuelles. »⁽²⁾ Dans un constant aller-retour, l'artiste pratique les logiques de la production virtuose et spectaculaire et celles du « presque rien » pour déjouer la cohérence des systèmes. Il a parfois multiplié l'échelle de contenants alimentaires pour les transformer en objets d'usages, s'emparant ainsi d'un opercule de canette de boisson en inox pour le plier en forme de siège (*Chairs*, 1994), mettant à l'horizontale une brique de lait pour qu'elle devienne une caravane (*Mobilis in Mobili*, 1996), ou encore ouvrant une boîte de sardines pour la transformer en lit (*N.Y 06:00 A.M.*, 2000). Il a également exécuté le grand

écart en produisant une quantité d'œuvres sur papier, crayonnées et de petits formats. En outre, il a composé plusieurs bonneteaux à l'aide de simples pastilles, sur la Une du supplément économie du *Figaro* consacré à la crise (*Bonneteau*, 1998), constitué des graphiques avec une brindille de bois et une page (*Graphique poétique*, 2005), ou encore réalisé un ensemble de 44 dessins à l'aide d'un motif formé de coquilles de noix, un fruit souvent associé à la fécondité et à l'organe sexuel féminin (*De l'origine du monde jusqu'à nos jours*, 2005-2007). Pour éviter d'être en phase avec les créatifs qui abondent dans nos sociétés marchandes et devenir un créateur, un artiste de ce

Scurti prend la rue comme source première d'inspiration.

qu'il nomme « les faits divers », il utilise le quotidien, le banal, l'ordinaire, qu'il paramètre avec deux facteurs stratégiques : l'observation et le hasard. Cette liberté de chasseur de signes et de sens lui permet d'intituler *Works of Chance* sa prochaine exposition, scénographiée par lui-même et présentée au Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg. C'est en jouant, encore une fois, sur la polysémie des signes – ici le mot « chance », pris dans ses acceptations française et anglaise, évoquant le hasard aussi bien que la probabilité, c'est-à-dire l'évaluation du caractère possible d'un événement, sa qualité quasi scientifique – produite par une observation méticuleuse, que l'artiste nous fait part de son programme artistique. De véritables stratégies d'action pour ce qu'il faut nommer, en rendant hommage à Michel de Certeau, une « invention du quotidien grâce aux arts de faire et à ses ruses ». Cette tactique locale pragmatique tire parti de l'ordinaire et engendre des gestes matériels aux limites de l'objectivité pour tenter de poétiser singulièrement une production industrielle rationalisée, spectaculaire et mondialisée. En témoigne, par exemple, une magnifique série de trois cartes sur verre réalisée à l'aide d'une matière récurrente dans son travail : la peau de serpent. Découpé méticuleusement, l'animal, à la symbolique complexe et contradictoire, représente un planisphère centré sur l'Europe et l'Afrique, dont la texture nous rappelle par analogie la dangerosité des enjeux géopolitiques mais aussi la séduction de la planète et du vivant.

Alain Berland

1. Pour plus d'informations lire le très beau livre, *Home-Street-Museum*, publié aux Presses du réel en 2010.
2. Entretien avec l'artiste en février 2011.



I Love You = UNO, 2000.
Photo : Franck Scurti.

Works of Chance, du 15 avril au 28 août au Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg.

La Quatrième Pomme, monument permanent, inauguré début 2011, en hommage à Charles Fourier. Face au 120 bd de Cléchy, Paris XVII^e.

www.franckscurti.net